

Jean Michel CHEVRY

Vendest sur la
Brie

Mort aux traitres

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Jean-Michel CHEVRY, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Du même auteur :

à Edition du Bout de la Rue

D'Irkoutsk à Vladivostok, 2008.

Collection Carnet de Voyage

La Fête du Soleil à Yakoutsk, 2009.

Collection Carnet de Voyage

L'Imbroglia du Transsibérien, 2012.

Collection Detectivarium

Kyym le Petit Mammouth, 2013.

Collection Jeunesse

Kyym le Petit Mammouth, Le Cirque, 2014.

Collection Jeunesse

Une Page, 2015. Collection Nouvelles

Kyym le Petit Mammouth, la Fête du Soleil.

2017. Collection Jeunesse

Le site de l'auteur :

<https://sites.google.com/site/zigetzi>

Photo de couverture : JM CHEVRY (TDR)

Conception couverture : Nicolas NOCQUET

Edition Terrible

Toute reproduction totale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, même à titre gratuit est strictement interdite sans autorisation écrite préalable de la maison d'édition.

Remerciements pour leur assentiment,
leurs conseils et leurs encouragements à
Monsieur Jean-Michel *BESANÇENOT* (ancien
Président de la Confrérie des Chevaliers du Brie
de Melun) et Madame Geneviève *VAROQUI*
(Présidente de la Confrérie des Chevaliers du
Brie de Melun).

www.confrieriebriemelun.fr

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

Chapitre I

Lundi matin

Lundi, il est 5 h. La ville s'éveille doucement même si le soleil n'a pas encore levé une paupière. Les premiers camions de la voirie municipale se mettent en branle dans la brume qui monte de la Seine. Aujourd'hui, Édouard se prend pour le chef d'escadrille, il a passé son week-end comme presque tous les précédents, à s'occuper de ses *petits* comme il dit. Ce matin, l'humeur au beau fixe, il entame sa

tournée de nettoyage des rues en prenant la tête du convoi qui quitte le dépôt. Ses moments libres, il les passe à choyer son potager. Ses légumes sont ses petits, sa raison d'être, sa vision vers le futur, sa vie. C'est aussi son principal sujet de conversation, ce qui exaspère la majorité de ses collègues qui, pour la plupart, ne sont passionnés que par les infos, le canon sur le zinc du matin et du soir et la grille du loto hebdomadaire qui ne les fait plus rêver depuis longtemps et qu'ils s'obstinent à valider régulièrement, au cas où...

« En avant ! »

Il joint le geste à l'invective, le bras sorti par la portière. Il est vrai que personne n'entend ses propos alors que sa main qui s'agite est du pur langage universel. Il n'y a pourtant pas besoin de chef, la tournée est la même chaque matin et chacun connaît son itinéraire. Cela fait plaisir à Édouard de pouvoir franchir en tête la sortie du dépôt. De toute façon, il sera comme chaque jour le dernier à rentrer puisque sa tournée est la plus longue. Il passe par les quartiers nord ceux qui sont tout là-haut, bien au-dessus de la vieille ville, ce sont, paraît-il, les plus sordides. Enfin, ce sont ceux

qui n'y vont jamais qui disent cela. Édouard, il aime bien ces quartiers excentrés où la crasse n'y est pas plus sale qu'ailleurs. Plus visible, peut-être. C'est à cause des architectes de l'époque qui ont oublié les méandres et les recoins au profit des tours qui se dressent comme des tiges de béton plantées à la queue leu leu. Les gens qui vivent là ont du mal à vivre. Il en croise souvent qui déambulent au petit jour. Il ne sait jamais s'ils rentrent après une nuit de travail ou s'ils partent pour rejoindre un bus qui va les conduire vers leurs activités, tant leur démarche est indéfinissable.

Parfois, certains lui font un signe amical accompagné d'un sourire. C'est le côté relationnel qui lui plaît, se faire des connaissances sans avoir besoin de parler. Un regard, un sourire, un signe de la main et la relation est confirmée. C'est bien plus efficace que ces pseudos amis que se font les gens d'aujourd'hui avec les réseaux sociaux. Certes, Édouard ne parle pas avec ses connaissances mais c'est tout comme. Il sait qu'il suffirait d'arrêter le camion ; il n'a jamais le temps. Un jour peut-être, se dit-il souvent.

Le week-end a été prolifique pour le travail du potager, pas pour

les activités des citadins. Les rues sont quasi propres. On pourrait presque dresser la nappe et manger sur les trottoirs. À croire que personne n'est sorti au cours des dernières quarante huit heures.

Du dépôt jusqu'à la première sortie des balais rotatifs, il faut à peine dix minutes. Quartier de l'Almont, le territoire d'action commence après le premier feu tricolore. Personne à l'horizon, Édouard descend doucement la manette qui enclenche le système automatique de nettoyage. C'est incroyable la modernité tout de même. À ses débuts, tout se faisait

au balai et à la pelle. La belle époque de la franche camaraderie où on se relayait les outils de nettoyage. Certes, le travail ne se faisait pas vite et toutes les rues ne voyaient pas les *techniciens de surface* tous les jours ; l'ambiance était différente. Parfois, Édouard éprouve une certaine nostalgie en pensant à ses premières années. Bientôt trente-deux ans qu'il prend soin du bitume, des caniveaux, des trottoirs, de la beauté de sa ville. C'est important de marcher dans des rues propres, de vivre dans une ville accueillante, ça prouve le respect que l'on porte à son environnement. Il rage souvent

en voyant des gens de tout âge, de toute condition, souiller bêtement les trottoirs en jetant négligemment tout et n'importe quoi et surtout n'importe où, quand de jolies poubelles sont là à quelques pas à attendre qu'on leur fasse des offrandes.

La manette est descendue, le mécanisme rotatif se met en marche avec son sifflement habituel. Il n'est plus temps de se laisser aller à la contemplation ou aux commentaires. Le camion-balai entre en action à sa lente vitesse de croisière et Édouard doit rester concentré et vigilant.

Vingt minutes que les nettoyeurs sont en action dans toute la ville, c'est à ce moment précis que les phares du véhicule d'Édouard rencontrent une forme inhabituelle au pied d'un immeuble. Les premières lueurs de l'aurore commencent à se répandre avec douceur sur le paysage. Un SDF ne dormirait quand même pas en ce lieu, l'endroit n'est jamais fréquenté par ces gens-là, surtout en cette fin d'hiver. Le halo lumineux reste suffisamment longtemps sur *l'objet* insolite pour qu'Édouard stoppe son camion et bloque le frein à main sans couper le contact. Il descend de la

cabine. Le ronronnement du moteur au ralenti accompagne ses pas.

La forme est allongée entre le mur et un petit bosquet. Plus il s'approche, plus Édouard est certain d'avoir devant lui une personne endormie. Cependant, la position des jambes - ce qu'il voit en premier - est bizarre. C'est principalement la vue des chaussures et des chaussettes qui l'interpelle. De beaux souliers vernis qui brillent dans la lumière des phares et de belles chaussettes à carreaux. Ce n'est assurément pas une personne sans abri. Édouard marque un arrêt, sans doute tétanisé par la peur. Il ne s'est jamais trouvé

dans une telle situation. Il appelle à plusieurs reprises : aucune réaction ne vient le rassurer. Il aimerait bien que le type se lève en râlant d'avoir été réveillé. Il regarde tout autour de lui, au dessus de lui. Quelques lumières commencent à apparaître sur les immeubles environnants. Aucune personne en vue excepté l'homme aux chaussures vernies qui semble plongé dans un profond sommeil dans cet endroit insolite.

Édouard s'avance et pousse un hurlement qu'il ne pensait sans doute pas connaître. Ce qu'il vient de découvrir est innommable !

Il rebrousse chemin, fonce vers

son camion et saisit son portable. La tournée de ce lundi matin est terminée.

À 6 h, la fin de sommeil du capitaine Vendest n'est pas provoquée par les ronrons de son chat *Bêtise* mais par la sonnerie de son téléphone. C'est vrai qu'il préférerait sentir son petit félin lui frotter le visage en ronronnant. Parfois, il faut accepter de surprendre les habitudes. C'est toujours ce qu'il se dit lorsqu'on l'appelle. Comme presque personne n'a son numéro excepté la *Maison*, il sait pertinemment qu'il se passe

quelque chose d'important.

« Un meurtre dans les quartiers nord, Capitaine, pas beau à voir. Je passe vous prendre ?

— Dix minutes ! »

À peine huit minutes se sont écoulées quand la sonnerie de l'interphone retentit. Bêtise comprend qu'il va devoir jouer tout seul avec sa balle de tennis. Pas courant pour un chat. Celle-ci est particulière : Vendest l'a attrapé lors d'une rencontre à Roland Garros. Il est sûr qu'elle a marqué le point de la victoire avant d'être catapultée dans les airs par le joueur défait. Par

chance, elle a atterri dans ses mains au moment juste où il applaudissait. Personne ne lui a demandé. Alors, bien que policier, il a admis que cette balle était un cadeau et nullement un vol, dont acte ! Depuis, tous les matins ou presque, il la lance dans l'appartement et *Bêtise* adore ça. Pour aujourd'hui, il faudra attendre un peu. Tout juste habillé, le capitaine saisit son blouson de cuir et quitte l'appartement.

Le jour commence à vraiment prendre possession des lieux, les voitures déjà en action ne sont pas nombreuses à rouler en feux de position et cela donne une

impression étrange de long serpent motorisé aux yeux éparpillés.

.
La voiture est là, moteur allumé. Les mains sur le volant sont celles du lieutenant Simon Migeot, l'adjoint, l'ombre, le coéquipier. Il est dans l'équipe de Vendest depuis que celui-ci est arrivé au commissariat de Melun, il y a une petite année. De son vrai nom Labrit, personne ne l'utilise ici. Il a tout de suite été surnommé Vendest, d'ailleurs nul ne sait vraiment par qui et, depuis, ce surnom est devenu son nom d'usage pour tout le commissariat et même au-delà..

Simon n'a pas compris pourquoi un type avec un tel palmarès avait demandé sa mutation pour un endroit ou rien d'extraordinaire ne se produit. Jamais une enquête plus intéressante que les autres à se mettre sous la dent. Lui, Simon, c'est différent : il a obtenu ce poste après quelques années passées dans la proche banlieue parisienne à courir après les petits malfrats et entretenir sa condition physique. Ce n'est pas avec une bedaine que l'on peut poursuivre de jeunes sauvageons avec l'espoir de les attraper. Alors, après avoir harponné quelques petits malins, il a réussi à obtenir le poste

qu'il souhaitait. C'est un sportif, compétiteur, avant tout contre lui-même : il avait donc besoin d'un lieu de travail proche d'un espace naturel suffisant qui lui apporte ce qu'il recherche. De l'espace, des arbres et des rochers, tout ce qui se trouve de l'autre côté de la Seine en somme ; un environnement qui n'a rien à voir avec son sport favori qui se pratique principalement entre quatre cordes et qui lui est nécessaire. Simon est adepte de boxe française. Cette discipline qui nécessite agilité, dextérité et souplesse n'a pas de sens sans une condition physique exemplaire et une hygiène de vie

quasi irréprochable. Hier, il a justement couru deux bonnes dizaines de kilomètres avant de grimper sur quelques rochers dans les massifs environnants et ce matin son moral est au beau fixe.

« Chef !

— Salut, Simon. Alors, c'est quoi ?

— A priori, un meurtre, sans doute un SDF, les collègues sont sur place.

— Bon. Alors ton week-end. Tu as couru ?

— Oui, c'était très sympa.

— C'est où ?

— On arrive. »

En quelques minutes, ils sont sur les lieux. Une rubalise *Police nationale* délimite une zone suffisamment importante afin de tenir éloignés les curieux et préserver les indices éventuels. Les pompiers et le SAMU sont sur place. Leur inactivité semble confirmer l'information qu'il n'y a pas de soins urgents à donner ni de blessé à transférer. Après avoir salué les agents présents, Vendest et Simon s'approchent de la victime. La scène offerte par le mort stoppe net l'avancée des policiers. Si les chaussures sont reluisantes et le costume taillé dans une belle étoffe,

le visage, lui, aurait besoin de soins. Si le reste du corps n'était pas là, il serait impossible à première vue d'affirmer que l'on puisse donner du *Monsieur* au cadavre. La tête est dans un état totalement indéfinissable. Rapidement, le constat est établi que la victime n'a pas été agressée ni tuée à cet endroit. Aucune trace de lutte ni même de sang n'est visible sous et autour du cadavre.

Édouard totalement accablé ne sait pas s'il peut reprendre le volant et terminer sa tournée. Simon l'interroge rapidement et voyant qu'il ne pourrait lui en dire plus pour

l'instant, il l'autorise à repartir et lui demande de passer après son travail afin de compléter sa déposition.

De retour au commissariat, un nouveau dossier s'ouvre avec, comme nom, un point d'interrogation.

« Voila une semaine qui commence avec de l'action. Aucun papier ni objets personnels n'ont été trouvés sur la victime, ce qui ne permet pas une identification rapide. Il va falloir attendre les résultats des prélèvements ADN et lancer une recherche sur les personnes disparues. Simon, tu te mets là-

dessus. Je vais chercher un café, tu en veux un ?

— Oui, merci. »

Cela faisait longtemps qu'une journée n'avait pas débuté ainsi. Simon sentait monter l'adrénaline. Un meurtre avec une victime anonyme qui plus est méconnaissable, ça commence à sentir le bon polar.

Les gobelets posés sur le bureau de Vendest ne laissent plus s'échapper de fumée depuis déjà un bon moment et le niveau de café n'a pas beaucoup bougé. Il stagne à l'image des premiers éléments probants de l'enquête qui tardent à

venir.

« Bon, qu'est-ce qu'on a ? Un homme d'environ un mètre quatre-vingt, visiblement d'un milieu aisé au regard de ses vêtements. Ce qui ne correspond à aucun des profils des personnes disparues que tu as répertoriées. Le meurtre n'est pas dû au hasard, il a été commis avec un acharnement particulier, ciblé sur le visage. Pourquoi ? Pour qu'on ne le reconnaisse pas ? Par dépit amoureux ? Simon ! Que fout le légiste ?

— Ça va venir. Espérons que nous en saurons plus sur l'arme du crime et que l'identification ne

tardera pas. J'imagine que ce monsieur va bientôt manquer quelque part ou à quelqu'un et que son absence suscitera des inquiétudes.

— Espérons. La presse est au courant ?

— Le minimum mais suffisamment pour qu'ils se fassent plaisir et trop peu pour qu'ils se lancent dans du dithyrambique stérile.

— Tant mieux, tu gères. Au fait, elle arrive quand la princesse ?

— Béné revient demain, elle était aux fiançailles de son petit frère.

— Ah oui, c'est vrai ! Aux fiançailles ? Ça existe encore, ce truc ?

— La preuve. »

Ce n'est qu'en fin d'après-midi que le verdict incomplet du légiste arrive. Le visage de la victime de sexe masculin a été *martelé*. Il a reçu plusieurs dizaines de coups de marteau ou d'un objet similaire. Les coups ont été donnés post-mortem. La cause de la mort est l'empoisonnement. Le produit utilisé restant à déterminer.

« Eh bien, voilà du nouveau intéressant ! Pourtant, tant que nous

n'aurons pas de nom à mettre sur ce cadavre, marteau ou pas, nous n'avancerons pas. On arrête pour aujourd'hui. À demain, Simon.

— À demain, Capitaine, vous souhaitez que je vous raccompagne ?

— Merci, un peu de marche me fera du bien. »

La circulation est dense en cette fin de journée et les piétons du centre-ville marchent vite et tête baissée sans jeter un regard aux vitrines des boutiques qui pour la plupart sont fermées le lundi. Le capitaine Vendest descend tranquillement l'avenue qui le conduit jusqu'au premier pont qui

enjambe la Seine. Il s'arrête quelques instants et regarde passer le fleuve qui semble bien tranquille. Quelques sans abris qui ont pris possession d'un rehaussement caché sous la première arche s'invectivent et leurs propos avinés résonnent sous la voûte.

Non loin, la Prison qui domine fièrement la vieille ville donne une teinte particulière à l'île sur laquelle elle est construite. Cet ancien couvent a connu une drôle de reconversion, cela fait régulièrement sourire le policier. Comme quoi le terme cellule a bien une continuité dans le temps et sait s'adapter aux

circonstances. Les mains dans les poches de son Perfecto, le col légèrement relevé, il reprend sa route s'interrogeant sur l'affaire qui vient de leur tomber dessus. Qui a bien pu détruire avec autant d'acharnement cet inconnu ? La nature humaine est vraiment prodigieuse quand il s'agit de faire n'importe quoi. Les questions qui le taraudent depuis le matin reviennent en boucle. Il ne peut s'empêcher de penser aux anciennes affaires qu'il a su résoudre, cherchant des points de similitude. À ce moment de l'enquête, les informations sont tellement insignifiantes qu'il faut

être patient et attendre les résultats toxicologiques et que l'ADN veuille bien se mettre à parler.

La porte de l'appartement est à peine ouverte que Bêtise bondit comme une balle dans les pieds de son maître.

« Hello, le chat ! Alors, combien de fois ton nom aujourd'hui et de quelles ampleurs ?

Pour seule réponse, la balle jaune vient rouler vers les pieds du capitaine qui jette son blouson sur le canapé, seul meuble qui trône dans le salon, avant de se mettre à quatre pattes sur la moquette et d'avancer vers son animal, en imitant le cri du

tigre. Celui-ci prend aussitôt la position du félin joueur, le corps arrondi, la queue relevée, l'œil pétillant de malice.

« Tiens, attrape ! »

La balle de tennis roule sur le sol avant de rebondir sur le mur opposé et de revenir dans le dos du chat qui a anticipé la manœuvre ! On ne lui fait pas deux fois, celle-là. Il bondit sur la balle, la cache sous lui et la griffe furieusement avec ses pattes postérieures. La main du capitaine se glisse sur son ventre et se saisit rapidement de la boule jaune avant de la relancer en la faisant rebondir sur le sol puis sur le mur.

Bêtise a une nouvelle fois anticipé le manège, il bondit et s'en saisit avant qu'elle n'atteigne le sommet de son rebond.

La partie se poursuit un bon moment jusqu'à ce que l'homme rende les armes. Bêtise attend quelques secondes puis se dirige droit sur son maître avec un ronronnement digne d'une déclaration d'amour. Il frotte son museau sur la tête puis se couche sur le torse du policier resté allongé, immobile sur la moquette. Leur câlin se prolonge ainsi de longues minutes.

« On forme un vrai vieux

couple, toi et moi, mon bonhomme,
allez viens on va se nourrir un peu,
on en a bien besoin ! »

Chapitre II

Mardi matin

L'heure n'est pas vraiment définissable pour Claude. Il sort doucement de son sommeil alcoolisé, réveillé par le bruit des voitures qui commencent à emprunter le pont. Elles sont de plus en plus nombreuses et cela lui tape sur la tête. Son ami Swan dort encore à côté de lui. C'est vrai qu'hier soir, ils ont un peu trop tiré sur la bouteille, un si bon rouge

offert par monsieur Nicolas, le caviste du coin ; ça ne se refuse pas. C'est bien la première fois qu'il leur fait un tel cadeau. Hier, c'était lundi, un jour sans grande activité dans Melun. Et c'est justement le jour choisi par certains commerces pour se faire livrer leur marchandise, dont le marchand de vin. Une livraison est arrivée et le chauffeur du camion devait être novice. Il s'est garé comme un malpropre et voulant améliorer son créneau, il a bloqué son véhicule le long de l'abri bus, provoquant un début d'embouteillage. Swan et Claude, témoins incrédules de la scène,

avaient encore les idées claires. Ils ont décidé de régler la circulation en guidant les voitures afin qu'elles se faufilent autour du camion. Pendant ce temps, le livreur a pu décharger ses caisses. Ce civisme soudain a suscité un geste de bonté de la part du responsable qui, pour les remercier, leur a donné ce poison qu'ils aiment tant. Sans regarder l'étiquette, ils l'ont néanmoins choyée, les yeux pétillants de bonheur, et sont très vite partis vers leur repaire afin d'éviter d'être jalouxés et ennuyés par des collègues de la rue. Claude, en qualité de plus ancien du quartier, a délicatement

caché la divine bouteille sous sa veste. Il est connu depuis longtemps dans le centre-ville, pour tenter de rendre service, avec l'espoir inavoué d'être remercié par celle qui l'a toujours attiré, la jolie bouteille. Son âge est difficile à déterminer. Comme il le dit lui-même, il est *hors d'âge*. Le problème, c'est qu'en prenant de l'âge ou de la bouteille, c'est comme on veut, il en est devenu parfois agressif et ses amis de la rue sont moins nombreux à le côtoyer.

Seul Swan lui reste fidèle, un peu comme un chien à son maître, disent les mauvaises langues. À

deux, on a moins froid l'hiver et c'est quand même difficile de trinquer seul. Il faut savoir partager.

Claude s'assoit difficilement sur son matelas crasseux. Gardant sur ses genoux les duvets décolorés qui l'ont tenu au chaud durant la nuit, il regarde béatement la Seine qui coule devant lui, à quelques mètres. Aucune pensée ne le perturbe ce matin, son crâne est encore anesthésié par la dose d'alcool qui les a terrassés hier soir, Swan et lui. À quelques centimètres, un cadavre de bouteille de vin semble le narguer et plus loin contre le mur un autre cadavre semble aussi regarder le

fleuve ; Claude ne les remarque pas. Le soleil commence seulement à lever les paupières et la pénombre est encore en possession des lieux. Il se lève enfin après de longues minutes et se dirige en titubant vers la rive. Il s'arrête, déboutonne son pantalon et se soulage avec un plaisir énorme. Il est en forme, le jet d'urine atteint l'eau pendant quelques petites secondes avant de fléchir et se répandre minablement sur la rive avant de terminer sur ses chaussures et son pantalon. Il s'en fout royalement et cela le fait sourire. Il se retourne et aperçoit cette femme allongée à une dizaine de mètres,

légèrement adossée ou plutôt blottie contre le mur.

« Hep, frangine, tu dors ? Swan, réveille-toi, bon sang, on a de la compagnie. C'est une poule. Mon vieux, on a du bol. Allez, lève-toi. »

Joignant le geste à la parole, il secoue avec son pied le pauvre Swan emmitouflé sous ses duvets. Cela ne suffisant pas, il se baisse et lui hurle aux oreilles.

« À boire ! »

Les mots qui parlent, puisque aussitôt, Swan ouvre les yeux, délaissant son sommeil sans aucun scrupule. Dans la seconde qui suit, il est assis face à Claude qui le domine

du haut de ses cent cinquante-cinq centimètres. Son crâne dégarni luit légèrement. Dans ces moments, Swan qui a connu l'école et les études dans sa jeune vie, le surnomme Napoléon. Ce qui ne colle pas puisque Claude est d'origine autrichienne, peut être allemande, personne ne le sait. Ce qui crée de petits ou longs moments de discordes car Napoléon, Claude, il ne le connaît pas.

Ce matin, Swan n'a pas le temps de dire un mot. Son ami le prend par l'épaule et le tourne en direction de la *dame* qui est posée un peu plus loin.

« Regarde, une marquise dort à côté de nous. Tu t'en rends compte, la chance qu'elle a de nous avoir choisis pour voisins ?

— Ben, dis donc, elle en écrase, parce qu'avec le boucan que tu fais...

— T'inquiètes, je vais la réveiller. Elle a peut-être de quoi nous approvisionner. C'est que j'ai soif, moi.

— Non, merci, j'ai pas encore bu ma bière. »

Claude laisse Swan sur son matelas et se dirige vers la dormeuse. Il fait quelques pas et s'arrête. Elle est toute recroquevillée,

lui tournant légèrement le dos. Elle semble jeune, son corps est fin, on dirait une princesse en habits d'apparat. Une jupe courte, même très courte qui légèrement relevée laisse à Claude une vue de rêve. Des dessous d'un rose éclatant, dentelés et très sexy qui tétanisent Napoléon et ses troupes, les laissant sans voix. Il hésite entre avancer encore pour la réveiller ou s'en retourner. Il choisit la seconde solution, le courage n'a jamais été son fort malgré sa gouaille populaire. Aborder les femmes dans la rue, c'est facile pour quémander ; réveiller une princesse qui dort c'est une tout autre affaire. Il faut une

technique d'homme et ça, il n'est pas certain de maîtriser. Ses rapports à la gent féminine restent anecdotiques : les jeunes filles, il aime bien les regarder sans qu'il ne puisse faire grand-chose d'autre. Sa sexualité est anesthésiée depuis bien longtemps. D'ailleurs, il ne se souvient pas vraiment qu'elle ait été très active. C'est peut-être l'une des raisons de son retrait progressif de la vie dite normale. Cependant, ce matin, son bas-ventre réveille en lui des sensations qu'il pensait endormies à jamais.

N'y tenant plus et n'écoutant que son courage, il fait volte-face et

avance d'un pas décidé vers sa découverte féminine. Il se penche vers elle, lui pose une main sur l'épaule pour la secouer légèrement.

Swan qui suit son compère du regard éclate de rire lorsqu'il le voit se retourner en sursaut et se pencher vers le mur pour vomir.

« Hé, Napoléon ! C'est l'émotion ! »

Claude se remet très vite en marche vers son ami, l'air totalement hagard, le teint blême et le regard fixé droit devant lui. Il s'arrête près de Swan et balbutie quelques mots avant de s'écrouler sans connaissance.

« Morte, dégueulasse... »

Il faut quelques minutes de réflexion et une grosse dose de courage pour que Swan se lève. Il a beau secouer son compagnon, celui-ci refuse obstinément de reprendre conscience. La réalité ce matin n'est pas belle à voir.

7 h 30, le soleil commence à saupoudrer sa lumière sur la ville. Vendest dort presque aussi profondément que Bêtise. Comme la veille, la même sonnerie extrait les dormeurs de leur sommeil.

« Oh, non ! C'est quoi encore ? »

Le capitaine hésite à sortir un bras de sous sa couette, ses yeux ont du mal à s'ouvrir et Bêtise semble totalement insensible au son strident qui décollerait presque le papier peint s'il y en avait.

La main de Vendest attrape enfin l'engin et à tâtons trouve la touche pour décrocher.

« Allo, Capitaine ! Debout, il y a du boulot ! Il suffit que je m'absente une journée pour que la pagaille s'installe.

— Salut, Béné. Déjà au château ? Tu aurais pu m'apporter les croissants.

— Bonne idée. Votre cadavre

d'hier n'est plus seul. Allez, debout !
Je passe vous prendre.

— O.K., dix minutes. »

La conversation terminée, Vendest referme les yeux. Il voit le cadavre de la veille et se demande bien comment est celui de ce matin. Y a-t-il un rapport ou pas entre les deux ?

Le sablier des dix minutes n'est pas encore écoulé que le lieutenant Béné est déjà à l'interphone. Connaissant son adjointe, Vendest a anticipé et Bêtise légèrement blasé n'a pas daigné quitter la chaleur de la couette. À peine s'il jette un œil de dépit lorsque la porte se referme

derrière son maître.

La voiture est au même endroit que la veille, moteur allumé ; ce n'est pas le même chauffeur.

« Salut, Béné. Alors, belles fiançailles ? C'est quoi ce matin ?

— Salut, Chef ! Sympa. D'une autre époque mais sympa. Un cadavre.

— Sympa, le cadavre ?

— A priori, elle devait l'être.

— Une femme donc ?

J'imagine que Simon est sur les lieux, c'est où ?

— À deux pas. »

Effectivement, le capitaine n'a pas encore eu le temps de s'installer

dans la voiture qu'il aperçoit les gyrophares au loin qui s'agitent sur les quais.

« Une noyée ?

— Je ne crois pas. »

Le cordon est en place et Simon qui les aperçoit vient au-devant d'eux visiblement excité.

« Chef, c'est incroyable. Le même qu'hier.

— Salut, Simon ! Le même quoi ? Pas le même cadavre, on ne connaît pas celui d'hier.

— Non, pardon, le même mode opératoire. De la boucherie ! Plus de visage ! Et cette fois, c'est une femme !

— Allons voir ça. »

Dans le fourgon, Swan et Claude sont interrogés, tentant de faire une première déposition aussi claire que possible. Ce qui compte tenu de l'émotion et de la soif qui les tenaillent déjà n'est pas chose aisée.

Les policiers s'approchent de la victime. De loin, elle semble se reposer légèrement adossée contre le mur de la pile du pont. L'ombre qui est la seule réelle détentrice des lieux ne fait aucun effort si bien que des projecteurs ont dû être installés. L'ambiance qui se dégage est plutôt décalée. On dirait une mise en scène pour une série de photos à caractère